

réci-proques d'un sentiment qu'ils s'étaient en vain dissimulé, et qu'il ne leur était pas possible de taire plus longtems.

Il fallait avoir recours aux parens, à qui nos jeunes amans demandèrent réciproquement la permission d'unir pour toujours leur sort aux pieds des autels. La religion catholique défend les mariages entre cousins germains et même entre ceux de degrés plus éloignés. Les parens qui auraient été portés à désirer celui-ci, qu'ils pouvaient envisager comme propre à reserrer les liens de famille et d'amitié qui existaient entre les deux maisons, se trouvèrent très embarrassés en songeant à l'obstacle que cette prohibition mettait à l'accomplissement de leurs désirs. Après avoir balancé entre eux toutes les circonstances qui pourraient les autoriser à cette démarche, ils parlèrent à leur curé des vœux des jeunes personnes. C'était un vieillard aussi respectable par sa conduite que par ses lumières, qui exerçait sur ses paroissiens l'empire que donnent la vertu, l'âge, les talens et la dignité de ses fonctions réunies. D'ailleurs, il gouvernait la paroisse depuis quarante ans. Il en avait marié presque tous les habitans, et baptisé et instruit tous les enfans dans les devoirs de la religion dont il était le ministre. Quoique ce vénérable pasteur eût toute la douceur et l'indulgence qu'inspire une charité éclairée pour les faiblesses des humains, il avait aussi toute la sévérité des principes qui doit s'armer contre les passions qui trop souvent les égarent, et qu'il faut leur apprendre à combattre. Sa réponse fut, comme on l'imagine bien, dictée par son devoir. Il travailla aussi à les détourner d'un projet d'alliance qui blessait les règles de la discipline de l'église, et dont il ne voyait aucune raison de s'écarter. Néanmoins sur les représentations des parens, il les engagea à leur envoyer les deux jeunes personnes pour leur parler à eux-mêmes. Ceux-ci allèrent le trouver. Ils lui rendirent de leur conduite un compte qui dut le satisfaire. De son côté, il leur fit observer que l'union qu'ils voulaient contracter répugnait à l'esprit de l'église, et les exhorta à faire leur possible pour oublier des sentimens qui se trouvaient en opposition aux règles qu'elle prescrit. La vertu de ces deux jeunes personnes avait pour appui la religion même dont leur pasteur leur parlait le langage : ils prirent la résolution d'oublier, s'il se pouvait, leurs premiers amours. Ils cessèrent de se voir. Un grand écrivain a dit qu'on n'aimait bien qu'une fois, et que c'était la première. Ceux-ci n'avaient jamais connu d'autre attachement. Un amour de cette trempe une fois allumé dans des cœurs sensibles et tendres est d'autant plus difficile à éteindre qu'il est accompagné de plus d'innocence et de vertu. Nos jeunes amans étaient absolument étrangers à toutes les circonstances capables d'affaiblir leurs affections et de leur faire imaginer la possibilité d'être infidèles. Ils n'étaient plus maîtres de leurs cœurs. Leur résolution fut vaine. Ils n'avaient jamais connu d'autres plaisirs que celui de vivre en-